

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n° 114 - avril 2014

RÉUNION DU 5 AVRIL 2014

Conférence de Mme Michelle Joly et de M. Jean Pierre-Barrault :

Albert Camus, de l'ombre à la lumière2

Texte de Mlle Zhang :

S'il te plaît, dessine-moi un hexagone 12

Albert CAMUS, de l'ombre à la lumière *par Mme Michelle Joly et M. Jean-Pierre Barrault*

ACTE I

Le cycle de l'absurde

M. Bonsoir, je m'appelle Marie, Marie Cardona, je voudrais remercier celui qui m'a permis d'exister et de me faire connaître dans l'un de ses romans les plus célèbres. Monsieur Camus, vous avez écrit *L'Étranger* en 1942, je crois...

JP. Bonsoir. Excusez-moi si j'ai un peu changé depuis 1942 ! En fait ce roman a été publié en 1942, mais j'avais fini de l'écrire en mai 1940. C'est dans cette œuvre que j'ai développé le thème de l'absurde.

M. Pouvez- vous nous expliquer ce dont il s'agit exactement ?

JP. Oui, volontiers, c'est assez simple. C'est le conflit entre le désir humain de comprendre l'ordre du monde et cet ordre qui reste irrationnel et incompréhensible. Le destin des hommes est de naître pour mourir sans savoir pourquoi, ni quand ni comment, et de supporter toutes les formes du mal, la guerre, la souffrance, la mort d'un enfant, sans y trouver de raison ni de justification.

M. Mais cela n'empêche pas la recherche du bonheur, l'amour de la vie, l'amour...

JP. Bien sûr, ce qui est encore plus absurde ! Il faut imaginer Sisyphe heureux !

M. En somme, c'est l'ordre du monde qui vous paraît insupportable, comme le dit dans votre pièce l'empereur Caligula, interprété par Gérard Philipe :

JP. « *De quoi me sert ce pouvoir si étonnant si je ne puis changer l'ordre des choses, si je ne puis faire que le soleil se couche à l'est, que la souffrance décroisse et que les êtres ne meurent plus ?* »

De plus, la nature se dresse parfois contre les hommes. Meursault, votre amant, le héros de *L'Étranger*, s'il commet un crime, c'est parce qu'il est le jouet du soleil, de la chaleur et de la lumière : écoutons ce passage.

-*Texte enregistré : le meurtre de l'arabe, Pléiade p. 1168* « ... *l'Arabe a tiré son couteau [...]. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse...* »

M. C'est un acte sans raison, gratuit, dont il ne se sent pas totalement responsable !

JP. Et la société va condamner Meursault non pas pour ce meurtre, mais parce qu'il n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère récemment décédée et qu'il n'a pas respecté certaines convenances : il est allé au cinéma avec vous le lendemain voir un film de Fernandel ! En somme, la société ajoute du mal au mal, c'est aussi cela l'absurde.

M. Vous avez fait de Meursault, mon amant, un homme exemplaire, fidèle à lui-même, qui refuse de mentir, même quand il risque sa tête. « *Le héros de mon livre est condamné parce qu'il ne joue pas le jeu* », avez-vous écrit. C'est qu'il est plus réceptif aux sensations qu'aux sentiments ! D'ailleurs, notre relation était fondée sur le désir, c'était l'union des corps et non des cœurs... Quand je lui ai demandé s'il voulait m'épouser, vous vous en souvenez ? ...

JP. Oui, parfaitement, j'ai fait dire ceci à Meursault :

2^e extrait - « Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois que cela ne signifiait rien, mais que sans doute je ne l'aimais pas. [...] Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : non ! »

M. Quel habile procédé de séduction pour se faire désirer ! Car vous êtes un séducteur, monsieur Camus. Bien que vous les ayez beaucoup aimées, les femmes n'occupent pas une place importante dans votre œuvre, à part votre mère, alors je suis fière de celle que vous avez bien voulu m'accorder ! Vous faites dire à l'empereur Caligula : « *Aimer un être, c'est accepter de vieillir avec lui. Je ne suis pas capable de cet amour.* ». Comme le dira Virgile Tanase, l'un de vos biographes, « *Camus a écrit à ses maîtresses des lettres qui contredisent celles de la veille et celles du lendemain, tout aussi enflammées, tout aussi catégoriques, apparemment tout aussi sincères que celles adressées à d'autres femmes, elles aussi tantôt convoitées, tantôt suppliées de disparaître...* »

JP. Mais pas de m'oublier ! Oui, tout cela aussi est absurde ! Je me suis souvent proposé de renoncer à cette servitude qu'est l'attirance féminine, mais sans y parvenir... L'absurde ne naît pas seulement de nos contradictions, il tient aussi à la difficulté de communiquer, par exemple dans la pièce *Le Malentendu*, que j'ai terminée en 1944. C'est le récit d'un effroyable fait divers : aidée par sa fille, une hôtelière tue pour le voler un voyageur qui n'est autre que son propre fils. En apprenant leur erreur, la mère se pend, la fille se jette dans un puits. Le drame naît de ce que le fils, Jan, ne parvient pas à avouer son identité, ni à sa mère ni à sa sœur. Il tente d'expliquer cela à son épouse Maria, pas vous, une autre Maria, qui lui répond :

M. « *Maria : Il n'y a qu'un moyen. C'est de faire ce que ferait le premier venu, de dire : "Me voilà", c'est de laisser parler son cœur !*

JP. *Jan : Le cœur n'est pas si simple.*

M. *Maria : Mais il n'use que de mots simples. Et ce n'était pas bien difficile de dire : " Je suis votre fils, voici ma femme. J'ai vécu avec elle dans un pays que nous aimions, devant la mer et le soleil. Mais je n'étais pas assez heureux et aujourd'hui j'ai besoin de vous. »*

Monsieur Camus, on voit bien là que vous êtes d'une race née de la mer et du soleil, comme « Mer-sau », une race qui puise sa grandeur dans sa simplicité. Et notre malheur réside...

JP. Ou résiderait

M. Dans le fait d'être exilé de ce royaume...

JP. Sans jeu de mot ?

M. Oui, vous avez écrit *L'Exil et le Royaume*, un recueil de nouvelles. Mais le thème de l'exil n'est-il pas constant dans votre œuvre ? Dans *Noces*, un de vos premiers textes, vous parlez déjà de l'exil d'Hélène...

JP. Et dans *La Peste* les habitants d'Oran mis en quarantaine sont en quelque sorte exilés du reste du monde, Caligula, Clamence le héros de *La Chute*, sont exilés en ce sens qu'ils sont seuls au milieu des hommes, ils ne savent pas, ou ne peuvent pas, communiquer simplement avec les autres.

M. « *Nous avons nous aussi perdu une certaine vie libre et nue, marquée par la nature et la beauté que les Grecs avaient connues et célébrées* », avez-vous écrit dans votre essai sur l'absurde *Le Mythe de Sisyphe*, je crois. En ce sens nous voici devenus étrangers au monde, étrangers au paradis...

M. puis **JP** : Prends ma main, car je suis étranger ici, Perdu dans le pays bleu, étranger au paradis, Et si tu veux bien de moi, l'étranger dans ton paradis, alors nous irons, je crois, plus loin que la vie...

ACTE II

Le temps de la révolte

M. Hello Mr Camus, nice to meet you. Mais parlons français, si vous voulez bien. Je m'appelle Patty Blake, je suis étudiante en littérature. Je profite de votre visite pour vous demander si vous acceptez de répondre à quelques questions ?

JP. Bien volontiers, asseyez-vous, miss.

M. Après avoir évoqué par le biais de l'un de vos personnages, Marie Cardona, le roman *L'Étranger* et le sentiment de l'absurde, parlons maintenant de vos convictions : car vous n'êtes pas seulement un grand écrivain, vous êtes aussi un intellectuel respecté dans le monde entier, un intellectuel engagé à qui l'Histoire donnera finalement raison. Je sais que vous vous êtes efforcé de rester un honnête homme et un homme honnête dont la droiture a été unanimement reconnue. J'ai

noté que Julien Green a déclaré : « *Il y a chez cet homme une probité si évidente qu'elle m'inspire immédiatement le respect.* »

JP. Vous me flattez... Je le devais à ma famille. N'oubliez pas que je suis issu d'un milieu extrêmement pauvre – je ne m'en vante pas – et que j'ai été très tôt confronté, dès mon entrée au lycée, à l'injustice, sociale d'abord. Comment satisfaire mes ambitions intellectuelles légitimes sans trahir ceux dont je suis né ? J'ai simplement essayé de mettre ma réflexion...

M. Et votre talent...

JP. Dont je n'ai cessé de douter – au service des plus démunis.

M. Vous avez été un homme de conviction, un homme de combat...

JP. Sans jeu de mot...

M. Mais sans intolérance ni esprit de polémique, et un homme de passions, intellectuelles et charnelles...

JP. Cela vous étonne de la part d'un méditerranéen ? La Grèce antique nous a appris à chercher un équilibre entre l'ombre et la lumière, l'innocence et la culpabilité...

M. La révolte est le thème central de votre œuvre, après l'absurde ?

JP. Oui, l'un et l'autre sont liés. La révolte est la réponse à l'absurde. Et comment ne pas se révolter, entre 1930 et 1960, à une époque où régnaient des tyrans, où les crimes politiques étaient excusés, légitimés ! Je me suis battu pour défendre les valeurs qui étaient les miennes : la justice, la liberté, la vérité.

M. Parlons de la justice : quelles injustices avez-vous dénoncées ? « *Entre ma mère et la justice je choisis ma mère* », avez-vous déclaré à un nationaliste algérien à Stockholm, lors d'une conférence à l'Université pour la remise du prix Nobel. N'avez-vous pas été mal compris ?

JP. Oh oui, sur l'Algérie en particulier ! J'ai défendu l'idée d'un État respectueux des droits des différentes communautés vivant sur cette terre, arabe, kabyle, européenne, qui toutes la considèrent comme leur patrie. J'avais déjà dénoncé l'intolérable misère en Kabylie, en 1939, dans *l'Alger républicain*, journal créé avec Pascal Pia : misère sociale, scolaire, sanitaire ; salaires, habitat, législation, avaient plusieurs siècles de retard que le pouvoir colonial n'avait pas comblés. En 1945, dans le journal *Combat*, j'ai montré que les émeutes de Sétif – très durement réprimées – n'avaient pas que des causes politiques. Dans *L'Express*, en 1955 et 1956, je n'ai cessé de demander que soient épargnés les civils, et j'ai condamné aussi bien le terrorisme aveugle de ceux qui plaçaient des bombes dans les tramways que l'égoïsme aveugle d'une minorité qui ne voulait pas partager ses privilèges. Les extrémistes l'ont emporté, je me suis tu. J'ai été haï par les deux camps. On m'a même reproché mon silence. Ai-je eu tort ?

M. Vous étiez un « patriote pied-noir » a dit votre ami Jean Daniel. Vous êtes aussi connu pour votre combat contre la peine de mort, toute votre œuvre d'écrivain et de journaliste constitue un plaidoyer pour son abolition...

JP. Tout à fait. Comment accepter qu'on coupe le cou à un homme ? J'en faisais des cauchemars, comme mon père... Comment ne pas être également scandalisé par les injustices de la justice ? J'ai pu assister à de nombreux procès, pendant l'épuration qui a suivi la guerre, dont celui de Pétain. Accusations tronquées,

truquées, justice de classe, soumise à la raison d'État, indulgente envers les puissants...

M. « *Selon que vous serez puissant ou misérable...* » La fable de La Fontaine reste d'actualité. Est-ce au nom de la justice, ou par héroïsme que vous vous êtes rapproché, puis engagé comme journaliste dans la Résistance, alors que vous étiez pacifiste ?

JP. Il ne s'agissait pas d'héroïsme ni même de courage, mais de dignité. Comment accepter le nazisme, la collaboration ?

M. Vous avez payé cher vos combats : vous avez été souvent isolé, attaqué.

JP. Il est plus difficile qu'on ne croit de concilier la défense de la justice et celle de la vérité. J'ai toujours refusé cette fausse logique de la guerre froide qui voulait qu'on soit partisan ou opposant de la démocratie populaire ; refusé qu'on sacrifie la vérité à une idéologie.

M. Je comprends : c'est pourquoi vous avez dénoncé aussi bien le nazisme – *Lettre à un ami allemand* – que les procès de Moscou, les camps staliniens, l'invasion de la Hongrie en 1956.

JP. Je me suis heurté aussi bien à ceux qui veulent réécrire l'histoire qu'à ceux qui manipulent les vérités.

M. La vérité chez vous n'est pas une vertu, c'est une passion !

JP. Oui, et une interrogation ! Ce qui m'importe, voyez-vous, c'est de savoir comment il faut se conduire. La vérité doit être soumise à la morale !

M. Comme la liberté qui fut aussi une de vos passions. C'est au nom de la liberté que vous vous êtes opposé à la conception marxiste qui voit un sens et un seul à l'Histoire...

JP. La liberté, je ne l'ai pas apprise dans Marx, il est vrai, je l'ai apprise dans la misère ! Concilier la liberté, la justice et la vérité, c'est toute la difficulté du philosophe et du journaliste. La vérité ne peut se dire sans la liberté ! Elle est exigence ! J'ai eu la passion de la presse et la détestation d'un certain journalisme... *Paris-Soir*, futur *France-Soir*, de Pierre Lazareff, par exemple, qui fait du sensationnalisme : la prise de Metz en 1944 ne se résume pas à l'arrivée de Marlène Dietrich sur un char américain... une presse qui s'efforce de n'indisposer personne et n'apporte au lecteur que ce qu'il veut entendre...

M. Dans *Combat*, avec votre ami Pascal Pia, vous aviez d'autres ambitions : vous refusiez les mensonges, les non-dits, la langue de bois. De Gaulle avait d'ailleurs dit : « *Les chroniqueurs de Combat sont les seuls honnêtes.* »

JP. Tout en me traitant « d'énergumène »

M. On n'a pas tort de vous considérer comme un moraliste, vous avez fui le politique pour vous réfugier dans la morale...

JP. On ne peut pas prôner la révolte comme valeur première sans se demander si l'usage qu'on en fait débouche ou non sur plus de justice, de liberté et de vérité ! J'ai condamné la liberté individuelle d'un Caligula, d'une Martha, qui agissent par égoïsme, je ne condamne pas celle d'un Rambert ou d'un Rieux, dans *La Peste*, car ils rejoignent la communauté humaine. Pour moi la liberté doit rejoindre la justice.

M. Avec ce niveau d'exigence, vous avez dû vous retrouver bien seul ?

JP. Oui et non. À cette époque où les mots avaient encore un sens, l'intellectuel bénéficiait d'une aura qu'il a perdue depuis. Son pouvoir lui donnait une responsabilité qui exigeait l'honnêteté. Je n'ai pas toujours été suivi. Quand je ne pouvais plus me faire entendre, j'ai préféré le silence...

Comme vous parlez bien français, je vous offre un verre ?

M. Champagne ?

ACTE III : La tentation du cynisme et du désespoir

JP. Après avoir évoqué le temps des combats, de la recherche des vérités et des valeurs, évoquons celui du doute et du cynisme. Si nous redevenions nous-mêmes, ma chère amie ? Parlons donc du livre moins connu d'Albert Camus qui exprime le plus ses interrogations et sans doute l'envers de sa personnalité, le livre le plus mystérieux et le plus ambigu : *La Chute*, écrit en trois semaines en 1956. *La Chute*, un beau titre ?

M. Oui, il regroupe les thèmes essentiels du roman. *La Chute* est l'élément déclencheur du récit : un soir de novembre une jeune femme se jette dans la Seine et le héros, Jean-Baptiste Clamence, ne cherche pas à la secourir. Lis.

JP. « *Je voulais courir et je ne bougeai pas. Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite [...]. Puis, à petits pas, sous la pluie, je m'éloignai. Je ne prévins personne.* »

M. Ce titre a surtout une valeur symbolique. Il évoque la chute sociale et morale de Clamence, présenté ironiquement comme un prophète de notre temps.

JP. D'où son nom : Clamence, c'est celui qui clame dans le désert, comme le Baptiste ! Camus l'a d'ailleurs prénommé Jean-Baptiste, on ne peut nier l'allusion biblique. En tout cas, en voilà enfin un dont tu n'aurais pas pu tomber amoureux, ce monsieur Clamence quelque peu décati qui se livre à une confession sans doute déguisée à un inconnu dans un bar louche d'Amsterdam, le Mexico-city.

M. Si, peut-être, à l'époque où il était un avocat parisien brillant et infaillible, écoute plutôt ce qu'il dit de lui-même : « *Aussi ma popularité était-elle grande et je ne comptais plus mes succès dans le monde. Je n'étais pas mal fait de ma personne, [...] j'arrivais à aimer en même temps, ce qui n'est guère facile, les femmes et la justice, je pratiquais les sports et les beaux-arts, bref...* »

JP. Un homme irrésistible ? Un séducteur qui pratiquait l'autosatisfaction ! Écoute-le : « *La sensualité, et elle seule, régnait dans ma vie amoureuse. Je cherchais seulement des objets de plaisir et de conquête. J'y étais aidé d'ailleurs par ma complexion : la nature a été généreuse avec moi. Je n'en étais pas peu fier et j'en tirais beaucoup de satisfactions...* »

M. Quel personnage cynique ! Tu te rends compte de ce qu'il ose dire.

JP. « *J'avais des principes, bien sûr, et, par exemple, que la femme des amis était sacrée. Simplement, je cessais, en toute sincérité, quelques jours auparavant, d'avoir de l'amitié pour les maris.* »

M. Albert ne peut pas renier son personnage qui lui ressemble beaucoup, car il a été lui aussi un séducteur impénitent... Mais revenons à Clamence, son cynisme ne s'arrête pas au beau sexe ! Tu te souviens des raisons pour lesquelles il habite dans un certain quartier d'Amsterdam ? Tiens, lis ce passage, il me révolte !

JP. « *Moi, j'habite le quartier juif, ou ce qui s'appelait ainsi jusqu'au moment où nos frères hitlériens y ont fait de la place. Quel lessivage ! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience ! Quand on n'a pas de caractère, il faut bien se donner une méthode.* »

M. Ce n'est pas tout, voici ce que Clamence pense de l'amitié : « *Surtout, ne croyez pas vos amis, quand ils vous demanderont d'être sincère avec eux. Ils espèrent seulement que vous les entretenez dans la bonne idée qu'ils ont d'eux-mêmes, [...] Comment la sincérité serait-elle une condition de l'amitié ?* »

JP. Tu sais bien que sur ces deux points Albert pensait tout le contraire !

M. Eh bien oui, va ! Il avait le culte de l'amitié – René Char, Jean Grenier, Louis Guilloux, qu'il a gardés toute sa vie. Clamence n'est pas Camus ! D'ailleurs Sartre l'a très bien compris : « *La Chute, Camus s'y est mis et caché tout entier* », a-t-il déclaré.

JP. Tu as raison, Clamence est un personnage des plus ambigus. C'est que Camus a écrit *La Chute* à un moment de doute où deux sujets le préoccupaient, la perte du sentiment d'innocence, la découverte de sa propre culpabilité.

M. Exilé de la simplicité, de la lumière méditerranéenne, il avait des raisons de se sentir coupable, de se reprocher sa conduite avec sa deuxième femme, Francine, qui ne s'est pas jetée dans la Seine mais par la fenêtre, à la suite d'une grave dépression.

JP. En plus, Albert était lassé de ses succès faciles auprès des femmes et de sa réputation de maître à penser qu'il jugeait exagérée. Il écrit dans ses *Carnets* : « *Ma tentation la plus constante, celle contre laquelle je n'ai jamais cessé de lutter : le cynisme.* » Écoute ce que dit Clamence : « *Toujours est-il qu'après de longues études sur moi-même, j'ai mis au jour la duplicité profonde de la créature. J'ai compris alors, à force de fouiller dans ma mémoire, que la modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer.* »

M. Et Clamence tend aux autres le miroir de ses propres fautes pour les amener à confesser les leurs et à les entraîner dans sa déchéance ?

JP. Tout à fait : « *Plus je m'accuse et plus j'ai le droit de vous juger. [...] Essayez. J'écouterai, soyez-en sûr, votre propre confession, avec un grand sentiment de fraternité.* » Il se donne ainsi le droit de les condamner au désespoir pour les entraîner dans sa propre chute. D'avocat il devient « juge-pénitent », comme il se définit lui-même.

M. Il est évidemment tout le contraire du docteur Rieux dans *La Peste* qui découvre une morale de la solidarité et de l'espoir !

JP. Albert a poussé très loin l'ironie et fait de son personnage un double et un repoussoir. Mais il a surtout voulu dénoncer le comportement des existentialistes et régler ses comptes avec eux...

M. Le clan des Sartre, Beauvoir, Jeanson, des *Temps modernes* ?

JP. ...qui l'avaient attaqué personnellement de façon malveillante et perfide après la parution de *L'Homme révolté* en 1952. Albert écrit dans ses *Carnets* : « *Existentialisme. Quand ils s'accusent, on peut être sûr que c'est presque toujours pour accabler les autres : des juges-pénitents, ils admettent le péché mais ils refusent la grâce.* » À travers Clamence, Albert veut dénoncer leur mauvaise foi et leur attitude nihiliste, qui conduit à désespérer du genre humain et à faire le lit des totalitarismes...

M. Dit-on aux autres leur vérité pour les aider, quitte à les blesser, ou pour les blesser ? Camus retient la deuxième solution : « *Parvenus de l'esprit révolutionnaire, nouveaux riches et pharisiens de la justice. Sartre, l'homme et l'esprit, déloyal.* » On avait bien dit que *La Chute* était une œuvre complexe !

JP. Oui, mais passionnante, car il faut sans cesse la décrypter. Et naturellement, à propos de ton Albert, qui nous avait habitués à une écriture sobre, tu vas t'émerveiller et nous vanter la luxuriance de son style, les effets oratoires brillants, le lyrisme des descriptions...

M. Oui, bien sûr. Écoute ce qu'il fait dire à Clamence, mon Albert : « *La Hollande est un songe, monsieur, un songe d'or et de fumée, plus fumeux le jour, plus doré la nuit...* » Ou encore : « *Le mensonge [...] est un beau crépuscule qui met chaque objet en valeur.* » Là, quand il parle des dames derrière les vitrines, je pense que tu vas apprécier : « *Le rêve, monsieur, le rêve à peu de frais, le voyage aux Indes ! Ces personnes se parfument aux épices. Vous entrez, elles tirent les rideaux et la navigation commence. Les dieux descendent sur les corps nus et les îles dérivent, démentes, coiffées d'une chevelure ébouriffée de palmiers sous le vent. Essayez !* » C'est-y-pas beau ça ? – Amsterdam, il y a des dames...

ACTE IV

L'homme de théâtre

JP. Quel comédien ce Clamence ! Et en plus il choisit son décor, Amsterdam, ville de canaux concentriques et de lumière froide, quel bon metteur en scène ! Écrire *La Chute* a certainement permis à Camus de supporter ses doutes et ses amertumes, et de dépasser ses contradictions. Mais la thérapie la plus efficace, tout au long de sa vie, a été le théâtre, car de solitaire il redevenait solidaire.

M. Tu sais, Jean-Pierre, j'ai toujours rêvé d'être Maria Casarès, l'Espagnole aux splendides yeux verts ; si je devais me présenter je dirais : Je suis née en novembre 1942 au théâtre des Mathurins...

JP. Alors qu'elle était née en 1922...

M. ... Ma patrie c'est le théâtre, j'ai connu en scène la plus riche des vies ! Je ne m'attendais pas à rencontrer Albert Camus lors d'une lecture de sa pièce *Le Malentendu* en 1944 ; le rôle de Martha m'a été attribué. Dans cette pièce, je rêve de quitter le pays d'ombre où je vis pour vivre libre devant la mer et le soleil, pour cela je suis prête à tout ; alors, lorsque le voyageur m'a dit qu'il venait d'Afrique... Lis les didascalies, Jean-Pierre.

JP. « La chambre. Le soir commence à entrer dans la pièce. Jan regarde par la fenêtre. [...] On frappe brusquement. Entre Martha » – *texte enregistré* –

Martha : « Allez-vous donc retourner au pays d'où vous venez ? »

Jan : Peut-être.

Martha : C'est un beau pays, n'est-ce pas ?

Jan : Oui c'est un beau pays.

Martha : On dit que, dans ces régions, il y a des plages tout à fait désertes ?

Jan : C'est vrai. Rien n'y rappelle l'homme. Au petit matin, on trouve sur le sable les traces laissées par les pattes des oiseaux de mer. [...] Quant aux soirs...

Martha : Quant aux soirs, monsieur ?

Jan : Ils sont bouleversants. Oui, c'est un beau pays.

Martha (avec un nouvel accent) : J'y ai souvent pensé. Des voyageurs m'en ont parlé, j'ai lu ce que j'ai pu. Souvent, comme aujourd'hui, au milieu de l'aigre printemps de ce pays, je pense à la mer et aux fleurs de là-bas... »

M. Ah ! Comme mon Albert a souffert de se sentir exilé à Paris, loin de la simplicité et de la lumière de son Algérie natale... Notre entente a été immédiate, une merveilleuse complicité amoureuse et intellectuelle, qui a duré jusqu'à... sa mort ! Quand on demandait à Albert à quoi il devait sa plus grande satisfaction, il répondait : « Aux acteurs, à l'acteur qui est le principal, le principe, l'âme incarnée du spectacle ! »

JP. Et moi, j'ai toujours rêvé d'être Jean-Louis Barrault !

M. À peu de chose près, c'était réussi !

JP. Oui, être metteur en scène ! Nous avons la même passion pour le théâtre, et nous partageons les mêmes convictions. Le théâtre, c'est l'art du mensonge, le comédien joue un rôle et exprime des sentiments qu'il n'éprouve heureusement pas ; mais c'est aussi une école de vérité : il faut que les personnages soient vrais, que la pièce dévoile une vérité profonde sur l'âme, sur les rapports humains, qu'il s'agisse d'amour ou de pouvoir, les deux sujets du théâtre ! Et nous accordions tous deux une grande importance au langage du corps et au texte.

M. Mon Albert, qui m'appelait « l'unique », avait lui-même été acteur, metteur en scène, directeur de troupe... scénographe, machiniste, souffleur...

JP. Comme moi ! Le théâtre a été la grande affaire de sa vie !

M. Moi aussi, j'ai été la grande affaire de sa vie !

JP. Il avait commencé à Alger dès 1936. C'était un théâtre social et militant, avec une conception exigeante... Le théâtre a une fonction éducative, car la scène renvoie au spectateur l'image de la société dans laquelle il vit. Ce rôle didactique du théâtre et le travail en équipe ne pouvaient que séduire notre ami, philosophe et moraliste. Il devait s'y sentir réconcilié. –Tu es d'accord Maria ? –

M. Tu sais ce qu'il me disait ? « Une scène de théâtre est un des lieux du monde où je me sens le plus heureux et le plus innocent. »

JP. Une pièce, c'est toujours l'illustration d'un conflit, d'une interrogation ! C'est ce qui a attiré Albert qui cherchait à mettre en situation ses questionnements philosophiques, comme dans *Les Justes* ...

M. J'ai eu le bonheur d'y interpréter le personnage de Dora, avec Michel Bouquet, Serge Reggiani, pièce où Albert met en scène un débat fondamental pour lui : jusqu'où peut aller la révolte, jusqu'à la révolution, jusqu'au crime ? Dora et Stepan sont deux révolutionnaires :

« Dora : Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?

Stepan : Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

Dora : Pourquoi fermes-tu les yeux ?

Stepan : Moi ? J'ai fermé les yeux ?

Dora : Oui.

Stepan : Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

Dora : Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

Stepan : Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

Dora : Ce jour-là la révolution sera haïe de l'humanité entière.

Stepan : Qu'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité entière et la sauver d'elle-même et de son esclavage.

Dora : Et si l'humanité entière rejette la révolution ? Et si le peuple entier, pour qui tu luttas, refuse que ses enfants soient tués ? Faudra-t-il le frapper aussi ?

Stepan : Oui, s'il le faut, et jusqu'à ce qu'il comprenne. Moi aussi, j'aime le peuple.

Dora : L'amour n'a pas ce visage.

Stepan : Qui le dit ?

Dora : Moi, Dora.

Stepan : Tu es une femme et tu as une idée malheureuse de l'amour.

Dora (avec violence) : Mais j'ai une idée juste de ce qu'est la honte. » Texte enregistré

JP. Tu vois, Maria, ses pièces sont toujours tragiques ; il n'a jamais écrit de comédie.

M. Lui qui dans la vie était si drôle, si blagueur, si méditerranéen !

JP. Il n'a jamais été tenté par le théâtre de l'absurde non plus, il croyait trop au langage.

M. Il a adapté les œuvres d'autres écrivains avec succès, André Malraux... Calderon...

JP. Lope de Vega

M. Dino Buzzati. Alors que *L'État de siège* que vous avez monté ensemble avec de gros moyens n'a pas eu le succès escompté... Ah ! C'était le bonheur sur scène ! Rappelle-toi les petits mots qu'il glissait aux comédiens...

JP. Et aux comédiennes...

M. ...quand il ne pouvait pas assister aux représentations, en raison de sa santé défaillante et des soins que réclamait sa tuberculose.

JP. Ses deux plus grands succès ont été des adaptations : *Requiem pour une nonne* de Faulkner, un autre prix Nobel. Ce fut un splendide échange littéraire entre deux univers qui l'ont inspiré, le roman américain et la tragédie grecque. Un grand succès, six cents représentations.

M. Sauf qu'il avait donné le rôle principal à Catherine Sellers dont il disait : « *J'aime ce petit visage soucieux et blessé, tragique parfois, beau toujours.* »

JP. Tu sais bien qu'il a choisi Catherine et non pas toi pour ménager la susceptibilité de son épouse Francine... Son deuxième grand succès a été l'adaptation des *Possédés* de Dostoïevski, un roman qui le hantait depuis sa jeunesse et qui développe les thèmes qui lui sont chers, la recherche du sens de l'existence, de sa place dans l'Histoire, le combat du bien et du mal.

M. Si le destin ne l'avait pas frappé ce 4 janvier 1960, mon Dieu ! Il se serait certainement vu confier la direction d'un grand théâtre parisien par André Malraux.

JP. À moi il avait confié l'Odéon dès 1959 ! Quelle belle époque nous avons vécue, nous, les enfants du paradis ! Dis, tu ne veux pas m'appeler Baptiste une dernière fois ?

M. Baptiste...

ACTE V -

Le Camus que nous aimons : Le Premier Homme

Quant à moi, j'ai choisi de vous parler du *Premier Homme*, le dernier roman d'Albert, inachevé, dont les cent cinquante feuillets ont été retrouvés dans sa sacoche le jour de l'accident, le 4 janvier 1960, comme vous le savez, parce qu'il marque la fin du cycle de son œuvre. C'est le roman de la réconciliation avec lui-même.

La découverte à Saint-Brieuc en août 1947, avec son ami Louis Guilloux, de la tombe de son père, mort à la guerre en 1914 à l'âge de vingt-neuf ans, alors qu'il en avait trente-cinq, est pour Albert un choc ! C'est le début d'une longue maturation. Il éprouve le besoin de se pencher sur sa propre vie, son passé, son enfance, pour comprendre la logique du trajet parcouru. Il commence à concevoir dès 1954 ce qu'il va appeler son véritable premier roman, car Camus qui doute toujours de son talent n'arrive pas à considérer tout à fait *L'Étranger*, *La Peste*, comme des romans. Atteint de tuberculose depuis l'âge de dix-sept ans, avec des rechutes constantes, déchiré par la guerre d'Algérie, blessé par les sarcasmes du clan Sartre, il souhaite prendre ses distances avec le milieu intellectuel parisien, journalistique, mondain, féminin, et retrouver l'accord avec le monde, l'innocence de ses années de jeunesse.

Il découvre alors sans doute un sens nouveau à la vie, je serais tenté de penser « le » sens de sa vie : il appartient à une chaîne humaine, une lignée ! Par son talent il va arracher cette famille pauvre au destin des pauvres qui est de disparaître dans l'Histoire avec un grand H sans laisser de traces. Il veut rendre la parole à ceux qu'elle oublie, combler la dette qu'il a envers les siens.

En 1958, avec l'argent du prix Nobel, il achète une maison à Lourmarin, dans le Lubéron, où il retrouve la lumière, le soleil et les paysages de son Algérie natale. Il s'y retire au début de l'année 1959 pour rédiger ce qui sera sa dernière œuvre. Il ne s'agit plus pour lui de construire une démonstration sur un thème qui se décline en plusieurs versions : essai, récit, pièce de théâtre, comme il l'a fait sur des thèmes philosophiques – l'absurde, la révolte – il va écrire un roman qu'il fait entrer dans ce qu'il appelle le cycle de l'amour.

Il ne rédige pas une autobiographie au sens propre, il écrit à la troisième personne, il ne démontre pas, il raconte une histoire, la sienne, et celle de sa famille. Il crée ses personnages en modifiant les noms de ceux qu'il a connus, ses amis, sa famille, son

instituteur, mais Jacques Cormery c'est bien sûr lui-même..., le premier homme. Il s'appuie sur ses souvenirs, sa mémoire affective, sensorielle, pour restituer la réalité des choses avec le souci de vérité mais aussi la pudeur, qui l'ont toujours animé.

Ce roman, qu'il aurait bien sûr remanié, composé autrement, est extrêmement émouvant. On le lit comme le premier jet de l'inspiration. Il raconte son enfance sans déguisement, il s'y livre avec sincérité, il se laisse guider par sa mémoire à laquelle il s'abandonne avec une totale spontanéité ; on y découvre ce qui a formé sa sensibilité, son caractère et sa pensée. C'est aussi le roman de la recherche du père, ce père oublié qu'il n'a pas connu et dont sa famille lui a très peu parlé. Ce roman, il choisit de le dédier à sa mère, analphabète, presque muette et en partie sourde : « *À toi qui ne liras jamais ce livre* » – sa mère dont il disait qu'il ne pouvait jamais penser à elle sans avoir les larmes qui lui montaient aux yeux, dont au lycée il ne parlait pas et dont il avait eu honte.

D'où une rupture dans son écriture, qui reste toujours aussi classique et précise, mais son lyrisme, par rapport à *Noces* par exemple, est beaucoup plus naturel, plus spontané : c'est un festival de sensations, de goûts, d'odeurs, de couleurs que sa mémoire lui restitue ; on y retrouve l'enthousiasme et la pudeur des sentiments de l'enfance, le plaisir des jeux, le plaisir de découvrir la vie, « *à égale distance de la misère et du soleil* », et qu'il retrouve dans sa fraîcheur, juste avant sa mort tragique.

Ces thèmes, on les trouvait déjà amorcés dans *L'Envers et l'Endroit*, paru à Alger en 1937. N'est-ce pas la fin d'un cycle, d'un destin ?

Nous allons simplement lire – ou relire – ensemble quelques extraits de cet admirable ouvrage.

S'IL TE PLAÎT DESSINE-MOI UN HEXAGONE

par Mlle Zhang Riu

Mlle Zhang Riu (qui prend ici le nom d'Écho) étudie actuellement la littérature française à l'université de Reims. Elle a obtenu le premier prix au concours de français organisé entre étudiants étrangers par l'Association pour l'accueil des étudiants étrangers à Reims et Défense de la langue française (délégation de Champagne-Ardenne). Nous reproduisons ci-dessous un court extrait de sa copie.

Tata Écho, où es-tu ? Pourquoi tu ne viens plus me voir ?

Parce que je suis en France, mon chouchou.

C'est où la France ? C'est loin ?

Oui, très loin, à mille milles de la Grande Muraille.

Et pourquoi, tata, tu pars si loin ?

Pour voir l'Hexagone, mon loulou.

Mais tata, tu me manques, tu reviens vite jouer avec moi ?

.....

Je ne peux pas, mon loulou.

Et pourquoi ?

Parce que tata n'a pas encore fini son dessin de l'Hexagone.

Elle va aller à Saint-Germain des Prés de bonne humeur

Un livre de Boris Vian à la main

Et un expresso au café de Flore

Jusqu'aux dernières lueurs.

Elle va monter à la Tour Eiffel

Dans une belle nuit de mai

Pour voir étinceler dans la ville les lumières

Comme luisent les étoiles dans le ciel.

Elle va courir dans les champs de Provence

S'égayer dans les ruelles à Saint-Paul-de-Vence

Écouter la mélodie d'un accordéon

Joué par un joli garçon.

Elle va se promener au bord de Loire

Sous le coucher de soleil, un soir

Et la vue du château de Chambord

Empreinte dans sa mémoire.

Ah tata, c'est beau comme un poème !

Oui mon petit, comme on dit : quand on est amoureux, on devient poète.

Comment ? Tata est amoureuse ?

Eh bien oui !

De qui ?

D'une façon d'être ! Je commence à comprendre que pour faire un beau dessin, il ne faut pas se cloîtrer dans son petit coin, il faut aller ailleurs, oser faire des bêtises et ralentir les pas pour bien observer et admirer, profiter de chaque instant de la vie, respirer fort, et aimer doucement.

Hum...Je ne comprends pas, tata !

Je dis, mon loulou, que j'ai capté le plus beau paysage de l'Hexagone, et c'est ça que j'ai le plus envie d'apporter avec moi quand je rentrerai !

Ah, chouette alors ! Tata, D-E-S-S-I-N-E- moi un HEXAGONE !

Ah bon ?

Ah oui !

Oui, mon petit bonhomme, avec plaisir !
